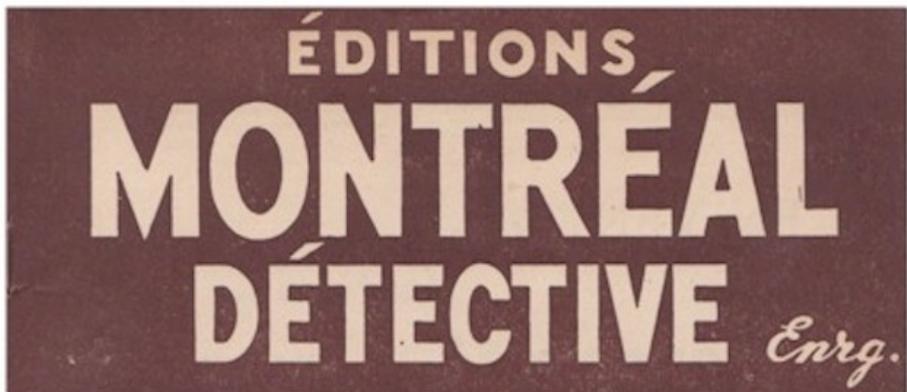


HERCULE VALJEAN

Le meurtrier complot



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-034

Le meurtrier complot

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 686 : version 1.0

Le meurtrier complot

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Arsenic à la carte

Le médecin rajusta ses lunettes.

— Vous serez surpris d'apprendre que vous souffrez, monsieur Dutil, d'une grave maladie de cœur.

— Mais je vous dis, docteur, que je me sens parfaitement bien. C'est une idée de ma femme que de m'amener ici. Cette grave maladie dont vous me parlez, j'en souffre depuis trente ans déjà, et elle ne m'a jamais incommodé.

Le docteur Joyal eut un petit sourire indulgent.

— Je comprends bien ça. Mais il suffirait que vous fassiez un écart quelconque pour en souffrir davantage. Cette condition cardiaque peut même devenir fatale. Je vous engage à ne pas la négliger.

Madame Dutil, une grande et forte femme, interpella son mari.

– Voyons, Germain, écoute ce que te dit le docteur. Je voyais que tu n'étais pas bien. Je t'ai amené ici, et tu vois, mes doutes étaient fondés.

– Mais quand je te dis, ma femme, rétorqua Dutil, que je me sens parfaitement bien. Je veux bien croire que mon cœur n'est pas absolument normal, mais cela ne m'incom...

Le médecin coupa.

– Faites ce que vous voudrez, dit-il à Germain Dutil, je ne puis vous imposer un traitement si vous refusez de le suivre, mais je crois que vous feriez mieux de mettre en pratique les quelques conseils que je vais vous donner.

Excédé, Germain Dutil acquiesça.

– Bon, je vais vous écouter...

Pendant plusieurs minutes, le docteur expliqua à son patient récalcitrant ce qu'il fallait faire, ce qu'il fallait éviter, quoi manger, quels aliments ou habitudes à abandonner à tout prix. Comme il se préparait à griffonner une prescription,

madame Dutil s'interposa.

– Un instant, docteur. Avant de lui prescrire quelques médicaments, j'ai une cousine qui a souffert de ce qui me semble être la même maladie de cœur, et son médecin lui avait prescrit une sorte de pilule qui lui avait fait beaucoup de bien... Des pilules à l'arsenic, je crois...

Le médecin hocha la tête.

– Mais c'est très bien, ça ! J'allais justement lui prescrire autre chose, mais je crois que la constitution de monsieur Dutil se prêterait merveilleusement à ces pilules dont vous me parlez. Je lui prescris donc... (et il écrivit...) deux pilules chaque jour, une petite au coucher, une plus grosse au lever. Et avec ça, mon cher monsieur Dutil, si vous suivez bien votre régime, vous redeviendrez de florissante santé sous peu...

Germain Dutil se leva, remercia froidement le docteur, et, suivi de sa femme sortit du bureau.

Derrière le dos de son mari, comme elle allait pour franchir le seuil, elle se retourna et fit au médecin un éloquent clin d'œil. Le docteur Joyal

répondit à la femme par une œillade également éloquente...

Germain Dutil ne s'aperçut pas du manège, et retourna chez lui sans se douter de rien...

II

Encore de l'arsenic

– L’arsenic, dit Benoit Augé, est trop facile à obtenir, II est de la sorte un poison idéal, qui, même s’il laisse des traces dans l’organisme, ne laisse aucun trace avant...

– Avant ? dit le Domino Noir.

– On peut l’acheter, et qui va vous identifier. Sous ses innombrables formes commerciales, il est disponible partout. Un individu quelconque entre chez Eaton, par exemple, va au comptoir des nécessités de ménage, achète une boîte de poison à rat, et le tour est joué. Qui va l’identifier ? Qui va se souvenir d’un achat si simple, fait parmi tous les autres achats des milliers d’autres clients qui assaillent un comptoir chaque semaine dans un magasin comme ça ?

- C'est vrai.
- Et j'en reviens à dire que l'arsenic est l'instrument idéal pour un crime parfait.
- Telle cette cause dont je viens discuter avec toi.
- Ah, du nouveau ?
- Du nouveau. Je m'assois, et nous en envisageons les facteurs et les indices...

Le Domino Noir prit un siège. En présence de son premier lieutenant, Benoit Augé, reporter au MIDI, le Domino Noir ne porte aucun déguisement. Seul Benoit Augé connaît la vraie identité du Domino Noir. Ce jeune homme, assez fortuné pour être oisif, est bien connu de toute la société.

C'est un célibataire que s'arrachent les mères en mal de caser leurs filles.

En apparence c'est un désœuvré de grande espèce, un inutile, qui ne fait rien pour vivre, mais se laisse vivre.

Mais derrière ces apparences, derrière ce masque de fainéantise et de vie sans but, se cache

le plus terrible ennemi que le crime n'ait jamais connu.

Le Domino Noir, justicier implacable, détective amateur au flair merveilleux et aux déductions d'une rare intelligence.

Vif, grave à l'excès, tireur émérite et sportif de premier ordre, le Domino Noir joue un rôle important dans la punition du crime dans la Métropole.

Plus de deux cents criminels majeurs ont goûté de la potence ou végètent derrière les barreaux à cause de l'activité débordante du Domino Noir, et de son fidèle et talentueux assistant, le reporter Benoit Augé.

— Voilà, dit le Domino Noir une fois confortablement assis, ce qui m'amène. Nous avons un crime à résoudre. Il ne s'agit pas tellement de découvrir le criminel, je crois que nous le tenons d'avance, mais de pouvoir PROUVER le crime. Car nous sommes en face de ce qui ressemble étrangement au crime parfait.

Je remonte en arrière, et je te donne les détails.

III

Mise en scène

Germain Dutil restait seul avec sa femme et son frère dans un coquet appartement, sis au rez-de-chaussée d'une magnifique maison de rapport de la Côte-des-Neiges.

Quelque temps après la visite au médecin décrite plus haut, un soir d'été, vers l'heure du souper, les voisins alertés par des cris angoissés et un tapage à tout casser qui se produisait dans la cour à l'arrière de la maison.

Plusieurs accoururent voir ce qui se passait.

On vit Germain Dutil, en robe de chambre, se débattant sur le pavé, pris dans l'étau impitoyable des bras de son frère.

— Au secours, criait Dutil, venez à mon secours, ma femme m'empoisonne ! Ma femme

veut me tuer.

Deux hommes coururent vers l'endroit du combat. Mais le frère de Dutil avait réussi à relever l'hystérique, et aux hommes qui étaient là, il se montra le front en disant.

– Je crois qu'il n'est... très bien...

Puis il attira son frère vers la cuisine de leur appartement, en disant :

– Viens mon vieux, viens t'asseoir, tu n'es pas bien. Tu vas prendre du mal ici... Viens !

Dutil protesta encore une fois en se débattant.

– Je suis parfaitement bien, je suis en bonne santé. C'est ma femme, elle veut m'empoisonner.

Mais Robert Dutil continua sans changer d'air.

– Tu ne dois pas t'énerver... ton cœur...

Germain Dutil cria...

– Mon cœur est bien, et n'est pas malade du tout. C'est encore une histoire de ma femme. Elle veut ma mort, elle m'empoisonne.

Les voisins, devant cet homme apparemment détraqué, et prenant au sérieux les paroles de son

frère, Robert Dutil, vinrent aider à celui-ci à rentrer son frère dans la maison.

Toute la veillée, on entendit les cris terribles de celui-ci, les prières et les menaces qu'il adressait à sa femme et à son frère. Un moment même, on l'entendit qui criait :

– Amenez-moi chez un autre médecin, je vous assure qu'il va me déclarer sain...

Vers onze heures, une ambulance arriva. On lisait sur le véhicule : Asile Provincial d'Aliénés.

Le lendemain, madame Dutil était pâle et défaite, et ses yeux étaient rouges. Aux femmes qui lui offraient leurs condoléances, elle répliqua :

– Pauvre Germain, si doux, si bon pour moi... Tourner comme ça... Je ne sais ce que son séjour à l'asile va produire... lui dont le cœur est si faible.

Le dimanche suivant, elle se rendit voir son mari, et lui apporta une boîte de bonbons pour le consoler.

Le lundi, on lui téléphonait de se rendre en hâte à l'asile.

Quand elle revint le soir, Germain Dutil était mort.

IV

« *Requiescat in pace* »

- In pace ? dit Benoit Augé.
- Latin pour en paix, dit le Domino Noir.
- Jamais ! s'exclama Augé. Laisser une cause pareille « en paix » ? Mais ce serait... ce serait...
- Criminel, coupa le Domino Noir. Justement mon impression. Nous, sommes en face d'une situation compliquée, et je te répète que ça ressemble beaucoup au crime parfait.
- D'où tenez-vous les détails ?
- Tu crois bien que parmi tant de voisins, il s'en est trouvé un qui a eu la puce à l'oreille. À en croire sa déposition Germain Dutil avait l'air parfaitement sain, les yeux clairs et lucides, et ses paroles étaient empreintes de grande sincérité. Ce voisin charitable a donc demandé une enquête. Je

tiens les détails d'un copain, qui est en même temps un policier travaillant avec le chef de l'escouade des homicides, notre ami le gros Belœil.

- On a fait enquête ?
- Oui. Autopsie, et tout. Les viscères contenaient de l'arsenic.
- Bon.
- Oui, mais Germain Dutil prenait des pilules d'arsenic pour son cœur. Madame Dutil a secoué la prescription sous le nez du coroner... et voilà...
- Donc, à part un doute féroce, aucune preuve possible ?
- Apparemment pas.
- Ouais !... ça regarde mal !
- C'est ce que je disais. La femme Dutil pouvait, presque impunément, verser à son mari plusieurs doses fatales d'arsenic... et couic, le tour est joué, pas de preuve possible. Du moins rien qui pourrait convaincre un jury.
- Si l'on songe au séjour à l'asile, il serait

donc mort d'une dose d'arsenic dans le bonbon qu'elle lui a apporté.

– Oui.

– Ce bonbon, il fut tout mangé ?

– Non.

– Alors.

– Ce qui en reste ne contient rien.

– Comment aurait-elle pu ?...

– C'est assez simple. Je me place dans la même situation. Je connais les goûts de Dutil, disons. Je sais, par exemple (remarque que je tâtonne, dans le moment) que celui-ci préfère un morceau de fudge sur lequel il y a une noix. Je prépare donc deux morceaux surmontés d'une noix, contenant le poison. Je suis moralement certain qu'il mangera ces deux morceaux avant les autres. Il est empoisonné, il ne reste aucune trace de la provenance du poison. C'est encore assez simple.

– Oui, en effet, c'est une façon.

– À y songer, il y en a peut-être deux ou trois

autres. Il s’agissait, pour l’empoisonneuse – ou l’empoisonneur – de provoquer la consommation des morceaux empoisonnés. De seulement ceux-là, et de tout ceux-là. C’est un problème, et c’est un risque. L’assassin a dû prendre un risque...

– On a tout examiné en plus des bonbons ? demanda Augé.

– Oui. Pâte à dents, brosses à dents, tout enfin qui pouvait être consommé ou porté à la bouche.

– À l’asile, aucun suspect ?

– On ne connaissait pas Dutil avant qu’il arrive. Mauvais jardin à suspects, comme tu vois.

– Oui.

– En somme, conclut le Domino Noir, un problème extrêmement difficile à résoudre...

– Dans l’entrevue du docteur, que vous m’avez racontée tantôt, il est dit qu’une cousine de madame Dutil aurait pris de ces pilules d’arsenic. Si la femme avait menti, ce serait un premier indice sérieux, et commencerait à enlever le doute vague pour établir la base d’une certitude.

– On a vérifié. La cousine existe, elle a une maladie de cœur, elle prend les pilules en question.

– L'assassin de Germain Dutil est suprêmement intelligent. Qui que ce soit, et tout pointe vers madame Dutil, nous avons affaire à quelqu'un qui a un sens des valeurs extraordinaire.

– Justement ce que j'allais dire. Madame Dutil, si elle a tué son mari, a fourni tout juste assez de preuves pour qu'on la soupçonne, mais pas assez pour qu'on prouve le crime.

– Mais n'aurait-elle pas été mieux de détruire tous les soupçons, d'avance ? Avec son astuce, elle aurait pu faire ça.

– Certes, mais nous aurions enquêté durant des mois, et nous aurions pu, de guerre lasse, et à force d'être sur les lieux et d'observer, découvrir des indices dangereux...

– Je comprends. De la façon présente, nous sommes moralement certains que la femme Dutil est coupable, mais comme nous ne pouvons le

prouver en rien, nous allons abandonner la cause et madame Dutil pourra jouir de son crime en paix.

– C'est bien ça. Seulement...

– Seulement ?

– Nous n'abandonnerons pas la cause, et madame Dutil va payer pour son forfait...

– Moi, ce que j'ai hâte de voir, dit Benoit Augé, c'est de quelle façon, c'est comment nous allons tendre le piège à Madame Dutil.

– C'est très simple, dit le Domino Noir. Écoute !

Et durant une heure, il exposa à voix basse, le plan d'action qu'il s'était tracé. Benoit Augé écouta attentivement durant tout ce temps, puis il partit, et s'en fut se coucher.

V

« *Le chat parti...* »

Vers dix heures le lendemain, Benoit Augé pointa le nez de sa voiture vers la Côte-des-Neiges. En peu de temps il était rendu devant une imposante maison de rapport.

Une vérification rapide, un coup de sonnette, le bourdonnement de la serrure électrique, et trois bonds dans un escalier de grandes proportions.

Benoit Augé se trouva devant la porte de l'appartement Dutil.

Une femme lui ouvrit.

Benoit Augé fut surpris de voir devant lui une femme qui, malgré sa grandeur et ses épaules solides, malgré son âge aussi, était remarquablement belle.

« Comme une amazone », se dit Augé.

– Madame Dutil ? demanda l’assistant du Domino Noir.

– Oui.

– Je vois dans une annonce classifiée du MIDI que vous offrez une chambre à louer.

– C’est exact.

– J’aimerais voir cette chambre.

– Vous êtes célibataire, monsieur ?

– Oui, madame.?

– Vous avez un emploi régulier ?

– Oui.

– Entrez, je vais vous montrer cette chambre.

Il suivit madame Dutil, qui le mena à travers un coquet appartement, sans luxe, mais très propre. Elle s’arrêta un instant, se retourna et dit à Augé.

– Il est entendu que je ne fournis que la chambre, et non la pension ! dit-elle.

– Oui, je sais.

Ils continuèrent.

Benoit Augé regarda la chambre, vit que c'était une chambre confortable, bien meublée, avec un goût évident. Au surplus, et comme le reste de l'appartement, elle était très propre.

Madame Dutil ne disait plus rien depuis un instant.

Benoit Augé regarda une dernière fois, un coup d'œil circulaire.

– Ça me va.

– Je tiens à vous avertir, cependant, dit madame Dutil, que nous venons de passer à travers d'une tragédie.

– Ah ?

– Oui. Mon mari est mort. Une mort bien affreuse. Presque subitement. Des mauvaises langues ont essayé de faire croire à la police que...

– Que quoi, madame Dutil ?

– Que... c'est horrible, vous savez... que mon mari serait mort empoisonné.

– Et ?

– Naturellement, on m'a exonéré de tout blâme.

– Naturellement.

– Mon mari est mort de mort naturelle. L'enquête a établi qu'aucun crime n'a été commis.

– Tant mieux... les braves gens ne devraient pas être soumis à de telles tragédies...

– Vous avez bien raison, monsieur, je suis contente de trouver quelqu'un d'aussi sympathique.

– C'est tout naturel, je vous assure, murmura, Benoit Augé, se prenant un air faussement humble.

Quand prendriez-vous possession de la chambre, monsieur ? demanda la femme Dutil.

– Dès ce matin, si vous n'y voyez pas d'objection.

– Mais c'est très bien, le plus tôt est toujours le mieux. Vous allez me donner votre nom, nous allons régler nos premiers comptes, et la chambre sera à vous.

– Entendu. Je me nomme Maurice Jodoin, et je suis employé dans la compagnie de Chemin de Fer Internationale.

– Bon, je note.

Ayant ainsi réussi à s'infiltrer dans la maison Dutil, Benoit Augé, qui serait connu dorénavant sous le nom de Maurice Jodoin, se renferma dans sa chambre, et une fois seul, se frotta les mains.

– Voilà, ma chère Madame Dutil que nous allons maintenant rire !...

VI

Du grabuge dans la tanière

Dès le soir même, il se produisit des événements sensationnels.

Benoit Augé, alias Maurice Jodoin, reposait doucement dans sa chambre.

Il fumait une cigarette, et songeait.

Il repassait dans sa tête, toute cette affaire.

La maladie de Dutil.

Les pilules d'arsenic prescrites légalement par le médecin.

Le séjour à l'asile.

La mort presque subite de Dutil.

L'enquête...

L'acquittement de madame Dutil faute de

preuves.

Tout enfin...

Pourtant...

– Pourtant, se disait Benoît Augé, le meurtrier doit avoir fait au moins un faux pas.

Il songea derechef.

– Je n’imagine pas qu’un homme, conclut-il, ou qu’une femme, ait pu tuer Dutil sans laisser la moindre trace. C’est une machination d’une rare intelligence, avec un seul élément laissé à la chance : la boîte de bonbons apportée à l’asile. Mais la chance a souri... le criminel s’en tire.

À ce moment, dans la maison calme et tranquille, Benoit Augé entendit ouvrir une porte.

Puis une voix d’homme cria :

– Angéline !

Il tendit l’oreille.

– Angéline !

Ce devait être madame Dutil qu’on appelait ainsi, car il l’entendit répondre.

– Oui ?

– Viens ici.

Ce devait être le frère de Germain Dutil.

Il restait donc encore ici ?

Cela expliquerait les deux portes, l'une donnant sur une chambre, évidemment celle de madame Dutil.

L'autre donnant sur une chambre, dont les objets parsemés au hasard indiquaient qu'elle était habitée.

Augé avait vu ça en visitant la maison ce matin.

Drôle de situation tout de même que ce beau-frère cohabitant avec sa belle-sœur... Drôle de situation.

Augé se leva doucement.

Il marcha vers la porte de sa chambre.

Il l'entrouvrit d'une fraction de fraction de pouce...

Il vit madame Dutil, venue voir ce que voulait son beau-frère.

La porte de la chambre de celui-là était là.

De biais avec celle de la chambre de Benoit Augé.

À deux pas.

Madame Dutil parlait tout bas à son beau-frère.

Elle répondait évidemment à une question.

Augé supposa qu'elle expliquait sa présence dans la maison.

Les yeux du beau-frère, l'intimité des gestes de madame Dutil.

Leur attitude.

Cela ne mentait, certes pas.

Augé sourit méchamment.

— Ainsi, se dit-il, ce serait le commencement d'une solution. Voilà un formidable mobile de crime.

Ces gens s'aiment.

Leur amour coupable avait besoin de se débarrasser de Germain Dutil.

Y a-t-il force plus grande que l'amour ?

Mobile plus puissant ?

Capable de provoquer des actes plus graves ?

Benoit Augé commençait à voir clair.

La situation, confuse tantôt, prenait du poids, se clarifiait, devenait d'une grande précision.

Mobile prouvé, reste à prouver l'acte.

– Comment ?

La police avait évidemment fouillé la maison.

De coin à coin, de mur à mur, chaque pouce cube l'un après l'autre.

Ils n'ont rien trouvé.

Madame Dutil, si elle est coupable...

Le beau-frère, s'il est coupable...

Tous deux sont assez intelligents pour avoir effacé leurs traces.

Y a-t-il eu complicité ?

Cela semblait évident.

Benoit Augé se décida à ne pas tenter de prouver cette chose assez apparente en elle-

même.

Il avait l'intuition ferme, basée sur leurs actes, sur leurs regards, sur leur façon de se parler, sur les petites caresses du beau-frère pour deviner la liaison.

De cette liaison à la complicité, un pas.

Le grand pas.

Le grand saut.

Le meurtre et le crime.

Mais comment le prouver ?

Benoit Augé referma la porte doucement, et décida de se mûrir un plan d'action précis.

Que chercher ?

Quel objet ?

Il réfléchit.

Absorbé dans ses pensées, il ne se rendit pas compte que l'heure avançait, et la nuit se faisait plus dense, le silence plus grand.

Il sursauta soudain.

Comme si ce silence même l'avait réveillé de

sa réflexion.

Il regarda sa montre.

Il était deux heures du matin.

La maison dormait.

On ronflait quelque part.

Benoît Augé entrouvrit sa porte de nouveau.

On ronflait ici, devant... la chambre de madame Dutil.

On ronflait là, de biais, dans la chambre du beau-frère Xavier Dutil.

Benoît Augé se dit que le temps était probablement venu de faire un peu le tour de cette maison, voir ce qui s'y trouverait.

Il ouvrit sa porte complètement, sortit, la referma.

Il était dans l'obscurité.

Il se fraya un chemin à tâtons, et aussi silencieusement que possible, jusqu'à la cuisine.

Il entra, et referma la porte sur lui.

De sa poche il tira une petite lampe électrique

miniature.

Il promena le pinceau lumineux sur l'ensemble de la blanche et coquette pièce.

Il marcha vers l'armoire, et l'ouvrit.

Il projeta son pinceau lumineux longuement, explorant chaque tablette.

Sur la tablette d'en bas, à gauche, un fouillis de bouteilles.

Évidemment des remèdes d'usage quotidien, des essences, des nécessités domestiques.

Benoit Augé s'intéressa à ces articles.

Il prit les bouteilles, les regarda, les examina.

Il prit les boîtes, une par une.

Il les examina aussi.

Il prit les contenants.

L'un d'eux le fit sursauter.

On y voyait, en lettres rouges « POISON ».

Puis la tête de mort et les deux tibias croisés.

Il regarda plus attentivement.

C'est une marque populaire de poison à rat.

– Tiens, tiens !

Il ouvrit la boîte.

Et là, Benoît Augé sursauta encore plus.

La boîte était à moitié vide.

Sur la poudre blanche du poison gisait un petit entonnoir de papier, retenu à sa forme par un bout minuscule d'adhésif.

– Voilà qui est bien, dit Augé en un murmure.

Il se prit à sourire en examinant l'entonnoir.

Tout y était.

La grande preuve.

Il savait maintenant qui avait tué Germain Dutil.

Il savait aussi comment.

Il manquait quelques petits détails.

Par exemple pourquoi l'échange de clins d'yeux entre le docteur et madame Dutil.

Mais cela viendrait...

Cela s'expliquerait en temps et lieux.

Benoit Augé mit l'entonnoir dans sa poche,

referma l'armoire.

Il promena de nouveau son pinceau lumineux sur la cuisine, observa si la porte était toujours bien fermée, et décida de continuer son investigation un peu plus loin.

Il tourna le dos à la porte, et se pencha sous l'évier...

Soudain une grande lumière blanche inonda la cuisine.

On venait de tourner le commutateur.

D'un bond, Benoit Augé se retourna.

Xavier Dutil se tenait dans la porte.

Très grand, très droit, très fort, avec des épaules de brute.

Il tenait dans sa main un énorme pistolet automatique.

Et il ricanait doucement.

– Vous, êtes de la police, monsieur le chambreur ? C'est un nouveau truc pour s'introduire dans la maison des gens ?

Benoit Augé, les mains en l'air, ne répondit

pas.

– Mon petit policier à la manque, on va te faire ton affaire.

Il s'approcha de Benoît.

Il le coucha bien en joue.

Pas d'erreur possible, s'il tirait, la balle viendrait frapper, ici à la hauteur du cœur.

Il préféra ne faire aucun geste.

Tout à coup, le poing de Xavier Dutil partit comme une flèche. Frappa Augé en plein menton.

Il s'affaissa, inconscient, sur le parquet de linoléum.

VII

Prison sans barreaux

Le soleil réveilla Benoit Augé.

Il lui sembla qu'il s'éveillait d'un sommeil long comme la vie.

Il fut plusieurs minutes avant de se reconnaître, avant de pouvoir se souvenir de ce qui s'était passé.

Il se demanda quelle heure il pouvait être.

Puis il lui vint à l'idée que l'heure n'était pas importante.

Que c'était le jour, la date du mois qui l'était.

Combien de temps avait duré ce sommeil ?

Combien de temps avait duré son inconscience ?

Il essaya de regarder sa montre-bracelet.

Peine perdu, il avait les mains liées.

Il essaya de remuer les pieds.

Il avait les pieds liés.

Il regarda autour de lui, voir où il était.

Ce devait être une grange, quelque part en campagne. Le soleil entrait par une large fenêtre ouverte, et par une porte aussi grande ouverte.

Il entendait, dehors, les bruits d'une basse-cour picorant.

Au loin, une vache meugla, un coq chanta.

Il était à la campagne, sur une ferme. Chez des gens de connivence avec Xavier Dutil, car on le laissait ainsi, à la vue de quiconque viendrait devant la grange.

Il entendit le grondement d'une voiture. Elle vint, passa, s'en fut.

L'intensité du son lui dit qu'il ne devait pas être loin.

Que cette route passait à tout au plus cinquante pieds de la grange.

C'était une consolation comme une autre. Il

s’essaya à réfléchir. Il s’agissait de sortir de cet impasse.

Et en vitesse.

D’autre part, il ne devait pas être en danger, car si Xavier Dutil avait voulu le tuer, il l’aurait fait avant.

Avait-on découvert l’entonnoir sur lui ?

C’était plus que probable.

À ce moment, Benoit Augé entendit des pas qui venaient.

Une ombre se silhouetta dans la porte.

C’était Xavier Dutil.

Le dessin de l’homme était facile à reconnaître. Ses épaules et son port de tête était bien caractéristiques.

– Tiens, vous êtes revenu à vous, mon cher monsieur de la police ?

Benoit Augé décida de parler.

Pour gagner du temps et voir quoi faire sortir de là.

– Je ne suis pas de la police.

– Non ?

– Non. Je suis l'assistant du Domino Noir.

Xavier Dutil ne broncha pas.

– Je suis honoré que votre patron se mêle de l'affaire. C'est vraiment un honneur que sa participation.

– Craignez que cet honneur ne se change en déshonneur et en grabuge pour vous, Xavier Dutil. Le Domino Noir a la main longue.

– Pas si longue que tout ça.

– Il se peut très bien qu'il soit en route vers cette prison où vous me retenez, et s'il me trouve ici, gare à vous !

– Voilà bien la première fois que j'ai un avertissement donné aussi mal à propos. Savez-vous, jeune homme, que c'est presque votre arrêt de mort que vous signez là ?

– Je n'en doute pas. Vous seriez capable d'aller loin.

– C'est probable.

- Pourquoi suis-je ici ?
 - Pour votre indiscretion...
 - Vous n'arrangez rien de cette façon.
 - Non ?
 - Non. On me cherchera, et vous n'avez peut-être pas couvert vos traces aussi bien cette fois-ci que la première fois...
 - On ne vous trouvera pas ici, je vous assure.
 - C'est plus que vous pouvez dire.
 - Je parle en connaissance de cause.
- Xavier Dutil souriait.
- D'ailleurs, monsieur Augé, ne soyez pas surpris qu'il vous arrive dès quelques minutes, une fort mauvaise aventure...
 - Je vous ai dit que je vous croyais capable de tout, maintenant.

Xavier Dutil, un pli déterminé sur la bouche, se pencha au-dessus de Benoît Augé, et le releva un peu. Quand il fut assis, appuyé sur une balle de foin, Xavier tira de sa poche un pistolet, mit Augé en joue, et froidement, tira la gâchette.

À cet instant précis, Augé, qui surveillait la porte depuis un instant, donna un formidable coup de rein, et se jeta sur le côté.

La balle siffla au-dessus de lui, et alla se perdre dans le foin.

Xavier lança un énorme juron.

Un autre coup de feu résonna dans la grange à vingt échos, et le pistolet de Xavier lui sauta dans la main.

Dans la porte, nonchalamment appuyé contre le cadre, un jeune homme, de fortes épaules et de mine athlétique, se tenait debout, un pistolet fumant dans une main, une cigarette de l'autre.

Il portait un Domino Noir qui lui couvrait la moitié du visage...

– Voilà pour toi, Xavier Dutil, dit le Domino Noir, car c'était lui.

– Tu le connais ? demanda Augé.

Le Domino rit doucement.

– Mais oui.

– Comment... ?

– Monsieur est un homme bien connu, il a eu sa photo dans les journaux.

Le Domino Noir marcha jusqu’où gisait le pistolet tombé des mains de Dutil.

Il le ramassa.

Le mit dans sa poche.

Xavier Dutil était médusé.

– Mais comment ?...

– Tu veux savoir comment j’ai pu filer mon assistant jusqu’ici ? Très simple. Je savais que Benoit ne tarderait pas à faire un petit tour d’inspection dans la maison. Je me suis dit que le jeu était risqué. J’ai surveillé l’entrée. Vers trois heures, ce matin...

– Ah, c’était ce matin ? interrompit Benoit.

– Oui, donc je vis sortir Xavier Dutil, ici présent, supportant un homme apparemment ivre. J’ai reconnu Benoit. Je vous ai suivis. Je me suis caché non loin d’ici, et j’ai entendu... Je savais que quelque chose se produirait. Au soleil levant, Xavier Dutil, qui s’en était allé se coucher dans la maison après t’avoir déposé ici, est sorti. Il est

venu à la grange. Je me suis approché, histoire d'entendre ce qui se dirait. Et voilà...

- Tu es bien arrivé.
- En somme, je ne suis pas venu inutilement, railla le Domino Noir.
- Si tu veux, détaches ces liens, ils me coupent les chairs.

Le Domino délivra Benoit Augé.

Une fois debout, l'assistant du Domino s'empressa de mettre la main à sa poche.

La boîte d'arsenic y était.

L'entonnoir aussi.

– J'ai, dit-il au Domino, ici dans ma poche l'explication, et la preuve de la manière dont le crime fut commis. Je crois que c'est assez accablant pour provoquer l'arrestation du coupable... Je crois aussi pouvoir prouver autre chose... moins intéressant pour monsieur Xavier Dutil qu'il ne le croit.

Xavier Dutil serra les poings.

– Il est impliqué ? demanda le Domino.

– Complètement. C'est un crime prémedité, résultat d'une conspiration à deux... Madame Dutil, et... Xavier Dutil, son amant.

Xavier Dutil, qui écoutait en silence, parut stupéfait...

– Comment ?... Mais il n'attendit pas la réponse.

Voyant que le Domino regardait Benoit Augé avec surprise, il s'élança, franchit d'un bond l'espace qui le séparait de la porte.

En un clin d'œil, il était dehors.

Il courait à perdre haleine.

Il rejoignait son auto, sautait dedans, démarrait.

Un instant plus tard, il filait à grande vitesse sur la route menant vers Montréal.

Benoît Augé voulut courir après.

Le Domino l'arrêta.

– Laisse-le courir. Je sais où le retrouver.

– Ah ?

– Oui, c'est bien simple, tu verras. Maintenant,
raconte-moi ce que tu as trouvé.

VIII

Le pot aux roses

– Maintenant, dit le Domino, je commence à comprendre. Mais cette liaison entre les deux coupables, comment vas-tu la prouver ?

– Je crois que nous avons, ici même, là réponse.

– Tu crois ?

– J’en suis presque sûr.

– Ton intuition ?

– Probablement.

– Alors tu penserais à la même chose que moi.

– Quoi donc ?

– Qu’ils se voyaient ici. Que cette ferme...

– Quelque chose comme ça.

– Comment prouver ça.

– Allons voir si c'est habité. Dutil reste en ville, et il y a des animaux ici, quelqu'un en prend soin...

– Allons voir.

Ils sortirent de la grange, marchèrent vers la maison. Une femme vaquait à des ouvrages dans la cuisine. Une assez jeune femme, fanée avant l'âge. Le Domino Noir parut l'effrayer, car elle poussa un petit cri en le voyant.

– Vous avez peur de moi ? demanda-t-il à la femme.

– Non, je sais que vous êtes le Domino Noir.

– Comment savez-vous ?

Elle eut un petit air de reproche.

– Nous lisons les journaux ici. Votre description y paraît assez souvent...

– Bon.

– Que voulez-vous ?

– Savoir deux ou trois petites choses.

Le visage de la femme se ferma.

– Attendez mon mari, il vous répondra. Moi... je ne sais rien.

– Mais c'est vous que nous voulons questionner.

La femme le regarda d'un air soupçonneux.

Le Domino Noir eut son sourire le plus engageant.

– La ferme vous appartient ?

– Non.

– À qui appartient-elle ?

– Ce n'est pas secret ça, elle appartient à monsieur Dutil.

– Lequel ?

– Xavier Dutil.

– C'est ce que je pensais.

– Il y vient souvent ?

– Il venait très souvent auparavant. Mais depuis quelques semaines, depuis que son frère est mort... il ne vient plus.

– Il venait seul ?

La femme se troubla, devint rouge...

– Pourquoi demandez-vous ça ?

– Venait-il seul ?

– Je ne sais pas.

– Vous êtes bien sûre que vous ne savez pas ?

– Oui.

– Comment se fait-il que vous puissiez ne pas savoir, vous étiez ici ?

– Oui...

– Alors ?

– Ce n'est pas de mes affaires.

– Autrement dit, vous refusez de répondre.

– Je vous dis que je ne le sais pas.

Voyant qu'elle s'entêtait, le Domino Noir bifurqua.

– Vous êtes bien traitée par monsieur Dutil ?

– Oui.

– Rien à lui reprocher ?

- Non.
- Vous avez des enfants ?
- Oui, quatre.
- Grands ?
- J’en ai deux de treize ans, des jumeaux. Les autres sont des petits.

Le Domino Noir regarda la femme dans le blanc des yeux.

– Ça ne vous faisait rien, dit-il, que monsieur Dutil vienne ici avec une femme, et porte scandale à vos enfants qui grandissent ?

– Je les envoyais chez la voisine...

Le Domino Noir se mit à rire.

La femme, voyant qu’elle venait de tomber dans un piège habilement tendu, se fâcha net. Elle se mit à crier.

– Dehors, m’entendez-vous, espèces d’effrontés ? Vous n’êtes pas capable de laisser le monde vivre en paix ! Allez-vous-en, dehors, et plus vite que ça.

Le Domino et Benoît Augé ne se firent pas

prier. Ils savaient maintenant ce qu'ils voulaient savoir.

Ils sortirent, riant du bon tour qu'ils venaient de jouer à la femme.

– Voilà notre preuve, dit Benoit Augé. En cour, cette femme, sous serment, va parler.

– Oui, c'est bien évident d'ailleurs.

Ils marchèrent jusqu'à la barrière.

Augé demanda :

– Où est ta voiture ?

– À un mille d'ici.

– Alors marchons.. comme de bons petits soldats qui montent à l'attaque finale.

IX

L'entonnoir

Arrivés à Montréal, ils se rendirent aux quartiers-généraux de la police.

Ils y furent reçus par l'inspecteur Belœil.

Le gros Belœil, comme l'appelait Augé.

– Bonjour mon gros ! lui dit-il.

Belœil le regarda d'un air mauvais.

– Ne fais pas tes gros yeux. Je t'amène quelqu'un.

– Oui ?

– Oui.

Belœil jeta un coup d'œil sur le compagnon de Benoit Augé.

– Je te présente monsieur Ducharme,

d'Ottawa, dit Augé.

Belœil tendit la main.

– Ducharme rendit la pareille.

En cours de route, le Domino Noir avait une fois de plus assumé une nouvelle personnalité. Ce n'était plus le jeune homme bien mis de tantôt.

Non.

Ducharme était un homme d'une cinquantaine d'années, légèrement bedonnant, portant lorgnon, et d'allure imposante.

Et si habile était le déguisement.

Si consommé et si complet.

Si réel enfin, que même en plein jour, Belœil n'y vit que du feu.

Il serra la main de Ducharme, et attendit qu'oui lui dise de quoi il s'agissait.

– Il s'agit, dit Benoit Augé, de l'affaire Dutil.

Belœil fit un geste de finalité.

– Morte et enterrée, fit-il, on a classé le crime.

– Un peu trop tôt. Par le plus grand des

hasards, monsieur Ducharme a pu mettre la main sur deux preuves évidentes que le crime fut comploté entre madame Dutil et son beau-frère, Xavier Dutil, et nous savons de quelle manière l'arsenic fut administré, en dose fatale.

Belœil devint intéressé.

– Vous pouvez me donner ces preuves ?

– Oui.

– Quand ?

– Demain.

– Pourquoi demain ?

– Il nous manque un détail.

Belœil se gratta la tête.

– Alors... ben alors quoi, qu'est-ce que je vais faire ?

– Ouvre la cause de nouveau, remets-la en activité, demain nous t'apportons tout ce dont tu as besoin pour faire les arrestations, et porter les accusés en examen préliminaire.

– Entendu, je fais ça.

— Au revoir, à demain.

Ducharme et Benoit Augé quittèrent Belœil, et se rendirent en vitesse au bureau du docteur Joyal, celui qui a prescrit l'arsenic en premier lieu.

Le docteur les reçut dans un grand bureau très bien meublé, et d'une grande harmonie de teintes.

— Nous voulons vous causer de l'affaire Dutil, dit Benoit Augé.

— En quelle qualité, messieurs ? Vous êtes de la police ? demanda le docteur.

— Non, dit Augé, je suis l'assistant du Domino Noir, et monsieur Ducharme, ici, est un ami.

Le docteur Joyal parut intéressé.

— Ah ? le Domino Noir ?...

— Oui.

— Je suis honoré qu'il s'intéresse...

— Nous avons déjà entendu des paroles du genre, murmura Augé en songeant aux mots qu'avait dit Xavier Dutil.

— Pardon ?

- Bien, je parlais tout seul.
- Ah, bon. Et que voulez-vous savoir ?
- Vous connaissiez madame Dutil avant qu'elle vienne ici avec son mari ?
- Pas personnellement. Elle m'avait téléphoné.
- Ah ?
- Oui. Elle m'avertissait que son mari semblait dérangé... pas tout à lui... et que je devrais agir en conséquence. Il se prétendait en bonne santé, et il m'appartenait de le convaincre du contraire, afin qu'elle ait une excuse pour l'amener à l'asile.
- Vous avez cru ce qu'elle disait ?
- Sous réserve. Mais Dutil me semblait bien nerveux, et il réagit tout juste comme sa femme avait prévu.
- Il ne vous est pas venu à l'idée que c'était un coup monté ?
- Elle avait l'air d'une grave femme, sincèrement inquiète. J'ai cru...
- Et vous avez prescrit de l'arsenic !

– Dutil avait réellement une affection au cœur. L’arsenic était une médicamentation rationnelle. Je m’en suis servi.

– Et voilà comment un crime a bien manqué d’être parfait.

– Tant que ça ?

– Oui. Une machination fort bien organisée. Ces gens ont manœuvré avec un doigté. Seulement, ils ont commis une petite erreur... et c’est ce qui va les mener à la potence.

– Ils sont plusieurs ?

Mais Benoit Augé ne jugea pas nécessaire de donner de plus amples détails au docteur Joyal.

– Oui, répondit-il simplement.

Et ils prirent congé, lui et Ducharme qui ne disait mot et observait, tout en remerciant le docteur de ses réponses claires et nettes.

– Alors ? demanda Augé une fois sortis.

– Rien ici, dit le Domino Noir, alias Ducharme. Le Docteur Joyal est complètement en dehors de toute l’affaire.

- C'est bien ce que je pensais moi aussi.
- Reste donc...
- Madame Dutil, cette chère dame, et son beau-frère Xavier Dutil...
- Et il nous restera à prouver ?
- Rien. Nous en avons assez pour les confronter avec nos découvertes, et provoquer des aveux.
- Avoueront-ils ?
- Ça, mon petit, je ne le sais pas.

X

Oh, surprise !

Oh, surprise, en effet !

Tout n'était pas si simple.

Quand Benoit Augé agissant sous les ordres du Domino, demanda à Belœil de lancer ses policiers à l'assaut de la maison des Dutil, et de les arrêter, les oiseaux s'étaient envolés.

Seuls les meubles, restaient dans la maison. Le linge, des bibelots, des souvenirs personnels, avaient disparus.

Le Domino Noir s'arrachait les cheveux.

Tout le plan s'écroulait.

Le beau plan bien conçu.

La trappe à rat infaillible.

— Nous sommes refaits, dit-il, ils ont été plus

fins que nous.

Benoit Augé commenta.

- Il aurait fallu les arrêter tout de suite.
- Sans preuves ?
- Sans preuves.
- Et s'exposer à une poursuite judiciaire de première grandeur ?
- Le risque n'était pas grand.
- Mais il existait tout de même.
- En attendait, il ne s'agit de songer à ce que nous aurions pu faire, mais bien à ce que nous allons faire.
- Soit.
- Alors quoi ?
- Belœil a-t-il un plan ?
- Il a fait circuler la description. On a annoncé la chose à la radio, les journaux publient des portraits ce soir.
- Sont-ils en vente, ces journaux ?
- Oui, il passe cinq heures.

– Allons les voir.

Ils sortirent ensemble, et se rendirent à un petit magasin au coin. Ils regardèrent les journaux, et trouvèrent, en première page de chacun, le portrait de madame Dutil, et de son compagnon d'infortune, Xavier Dutil.

De bonnes photos, faciles à identifier.

– Attendons voir les résultats du filet tendu par Belœil, dit le Domino Noir.

Moins d'une heure plus tard, Belœil téléphonait.

– Nous avons quelque chose.

– Oui ?

– Une femme vient de téléphoner.

– Elle s'est nommée ?

– Non.

– Que disait-elle ?

– En substance ceci : Vous trouverez les deux Dutil dans le vieux moulin à farine, sur la petite route non-entretenue qui vient finir à dix arpents de la ferme expérimentale Saint-Georges, sur la

route de Saint-Amabit.

- C'est tout ?
- Oui.
- Et elle ne s'est pas nommé ?
- Non.
- Vous avez retracé l'appel ?
- Oui.
- D'où vient-il ?,
- D'une ferme située non loin de là.

Le Domino Noir fit un clin d'œil à Augé.

– Merci Belœil, merci beaucoup du tuyau. Rends-toi là, partez dans une heure exactement. Nous partons de suite, ainsi nous aurons une heure pour les faire parler...

- Ça marche, nous partons dans une heure.

Le téléphone raccroché, le Domino Noir prit son assistant Benoit Augé par le bras, et le mena en toute hâte dehors, vers sa voiture.

Augé démarra, et fila vers la route de Saint-Amabit, à cinquante et soixante à l'heure.

En chemin, Augé demanda :

– Ça viendrait de la femme que nous avons questionnée ?

– Apparemment.

– Il a dû se passer quelque chose...

– Pas plus que ça, Augé. La récompense de \$1000 peut-être ? La chance pour ces deux fermiers de devenir indépendants, enfin...

Ils dépassèrent Saint-Amabit.

– Dans un instant dit le Domino, toujours déguisé sous les traits de monsieur Ducharme, nous serons là.

XI

Le vieux moulin

Ils virent le chemin abandonné.

Ils tournèrent dedans.

À la plus grande vitesse possible dans ce sentier sinueux et raboteux, ils avancèrent.

À travers les arbres pointa la masse grise du moulin.

Pas un bruit.

Pas un mouvement.

Le désert.

Le silence.

Le Domino arrêta la voiture.

Il regarda longuement cette maison.

Une vieille bâtisse de pierre.

Grise et vétuste.

Solide.

Une vraie forteresse qu'il faudrait conquérir.

Il descendit de la voiture, fit signe à Augé de le suivre.

Ils marchèrent cent pas.

Le moulin était là, à cinquante verges.

Une balle siffla.

Un coup de feu.

Le Domino jeta violemment Benoit Augé par terre.

Le journaliste alla s'abattre dans le fossé.

Le Domino le suivit de près.

– Nous avons été vus.

– Quoi faire ?

Le Domino réfléchit un instant.

– Cela va demander de la stratégie. Attends que je voie le terrain, et la disposition de ce moulin.

Le moulin était sur un petit plateau

surplombant une rivière. Il était entouré d'un bouquet d'arbres. Un sentier menait du chemin à la porte.

Aucun endroit où se cacher pour arriver.

– Tu sais nager ? demanda le Domino.

– Oui.

– Rampons jusqu'à la voiture.

Ils retournèrent.

Non sans peine. À travers les broussailles, les ronces, à quatre pattes, comme des loutres.

À la voiture, ils se relevèrent.

Une autre balle siffla.

Celle-là manqua le Domino par un dixième de pouce.

En rapide succession, trois autres coups de feu.

Une balle fracassa la vitre d'avant de la voiture.

Une autre arracha un morceau de la manche d'habit de Benoit Augé.

– Bigre ! dit le Domino Noir, il s'agit de sortir d'ici...

Ils sautèrent dans la voiture.

Démarrage rapide, recul à toute vitesse, car il n'était pas question de tourner la voiture dans cet étroit sentier.

Ils laissèrent le moulin s'estomper, puis disparaître.

Alors le Domino arrêta la voiture.

– Et maintenant,, la stratégie.

– Comment allons-nous faire ?

– La rivière.

Dans ces occasions dangereuses, le Domino devenait extrêmement tendu. Il pétillait, il bouillonnait, on le devinait amant du danger. Tout en lui vibrait à l'unisson des risques proches.

On le sentait heureux.

Il donna l'exemple.

Habit, chemise et pantalon furent enlevés.

Il restait avec le costume de nage qu'il portait toujours sous ses vêtements dans ces occasions.

Benoit Augé fit de même.

Stylé par le Domino, il portait aussi un costume de nage.

– Revolver dans la bouche, et à la nage !

– Crois-tu que ?...

– Ils surveillent la route. Ils ne pensent qu'à la route. Ils croient la rivière une infranchissable barrière. Ils ne pensent pas que nous pouvons venir par là.

Heureusement, leur voyage était au fil du courant.

Ils nagèrent pendant un bon quart d'heure.

Soudain, la masse grise du moulin se dressa devant eux, à un tournant.

Le Domino s'approcha d'Augé.

– Regarde, dit-il tout bas. Tu vois, il y a la grande roue qui servait autrefois de roue motrice. Vois-tu, sous l'axe ?

– Oui, un trou.

– C’était une petite porte. On s’en servait pour venir faire des réparations à la roue, et pour venir vérifier la hauteur et la force du courant d’eau.

– Elle n’est pas fermée.

– Non, la porte de bois est pourrie d’âge. Il ne reste que le trou.

– Nous entrons par là ?

– Tout juste.

– Alors, allons-y !

Ils nagèrent.

À travers l’eau calme.

Jusqu’à la roue.

Sous la roue.

Augé s’accrocha à une pale, se hissa dans le trou sombre.

Du moulin, aucun bruit, aucun mouvement.

Le Domino Noir suivit Augé de proche.

Bientôt, ils étaient dans la cave du moulin.

Une grande pièce humide, dont les murs dégouлинаient d’eau.

Humide et sombre.

Avec la seule lumière provenant de la porte.

Et c'était bien peu, car la roue jetait grande ombre.

— Viens, dit Augé tout bas, ils doivent être en haut, à surveiller les approches de la route.

La solidité du vieux moulin, le plancher de terre, l'escalier en pièces de cèdre permit qu'ils avancent, qu'ils montent sans bruit perceptible.

— Tout va, dit Augé tout bas, trop merveilleusement bien... C'en est inquiétant.

Le Domino sourit d'un air réconfortant...

Ils montèrent l'escalier, se trouvèrent devant une énorme porte de chêne.

Le Domino passa devant, tâta le pêne, le trouva déclenché, alors il ouvrit lentement la porte.

Il se passa la tête, regarda.

Il la ramena.

— Rien, murmura-t-il à Augé, ils sont en haut, je gage. Il n'y a rien ici. Entrons.

Ils entrèrent.

Toujours sans bruit.

Ils marchèrent vers l'autre bout de la grande salle de moulange, où se voyait un escalier.

— Tenez vos mains très hautes, ne faites pas un geste !

La voix était derrière eux.

Le Domino se retourna lentement, les mains hautes.

Xavier Dutil, et à ses côtés, madame Dutil.

Tous deux avec un revolver à la main.

— Fouille-les, dit Xavier à la femme. Elle s'avança, tâta les poches, trouva les revolvers, les jeta par terre devant Xavier.

— Toi, Augé, alias le chambreur Jodoin, avance ici.

Augé avança.

— Attache-le, dit-il à la femme.

La femme attacha Augé avec une solide ficelle qu'elle tenait à la main.

Quand ce fut terminé, le Domino fut attaché à son tour.

— Mes chers amis, dit Xavier Dutil, je crois que vous avez commis une grande erreur. Vous avez cru que nous ne surveillerions pas la rivière ; n'est-ce pas ? J'aurais pu vous tuer dix fois, quand vous nagiez vers le moulin, mais j'ai préféré vous surprendre, et voir la tête que vous feriez en voyant votre plan échouer...

Il se mit à rire.

Le Domino aussi.

— Xavier Dutil, t'es impayable ! dit le Domino finalement.

— Riez bien, monsieur que je ne connais point, vous ne rirez pas le dernier, cependant. Vous êtes solidement attaché, et votre compagnon aussi, fit-il en se tournant vers Benoit Augé. Nous allons vous descendre à la cave. Il y a là des rats magnifiques. Vous pouvez crier pendant des heures, on ne vous entendrait pas. Les rats, d'ailleurs, prendront soin de vous deux.

La femme les regarda.

Augé frissonna.

– Il serait plus simple... commença-t-il.

– De vous tuer tout de suite ?

– Peut-être.

– Ce serait trop simple..

– Oui, pour une brute de votre espèce, ce serait trop simple en effet.

– Le mot juste... J'aime mieux vous voir mourir un peu plus lentement. Je dis « vous voir », c'est une façon de parler. Quand les rats affamés s'attaqueront à votre peau, à votre chair, nous serons loin.

– Pas si loin que le long bras de la justice ne sache vous rejoindre.

Xavier se mit à rire.

– Vous n'allez pas me servir un grand sermon, tout de même !

Puis il se tourna vers la femme Dutil, et dit :

– Aide-moi, nous allons les descendre à la cave. Ensemble, ils se penchèrent sur le Domino Noir, et le soulevèrent.

Dans la porte, l'inspecteur Belœil dit tout à coup.

– Bon, c'est assez ça. Révolvers par terre, haut les mains... Inutile de regimber, j'ai vingt policiers qui font le cordon autour du moulin...

Atterrés, Xavier et la femme Dutil s'exécutèrent.

Belœil entra.

Suivi de quatre policiers.

– Détachez les prisonniers, dit-il à un d'entre eux. Celui-ci détacha Augé et le Domino Noir – pardon, Ducharme ! – en un tournemain.

Les deux prisonniers se relevèrent.

– Vous l'avez échappé belle, dit Belœil.

– Il y a longtemps que vous êtes ici ? lui demanda Augé.

– Cinq minutes. Je les ai entendu discuter.

– Heureusement que vous aviez consigne de venir ici, sans ça, nous étions faits.

– Mais, vous voyez, je suis toujours en temps. Et maintenant, vous allez me donner vos preuves,

afin que je puisse arrêter ces gens, et les écrouer une fois pour toutes.

Augé regarda le Domino Noir.

Celui-ci lui fit un signe de tête imperceptible.

En tant que Ducharme, il devenait difficile au Domino de parler sans se trahir.

Augé comprit qu'il devrait faire lui-même le résumé de l'affaire pour Belœil.

— Voilà, dit-il.

Il s'installa sur une caisse.

— Si vous me permettez, je m'assois. Deux fois les chevilles liées dans douze heures, je n'ai pas les jambes bien solides.

— Ça se comprend, admit Belœil.

— Alors la cause se déroule comme suit... et gardez un œil constant sur ces deux criminels. Ils sont des durs à cuire, et on peut s'attendre à tout.

Je vous résume donc l'affaire.

En quelques mots il leur brossa les prémisses de cette cause appelée à devenir célèbre, puisque pendant des semaines, la police savait

parfaitement bien qui était le coupable, et ne pouvait rien faire faute de preuves suffisantes.

Il expliqua comme Xavier et la femme Dutil était amants.

Comment cette liaison existait du vivant de Germain Dutil.

Comment Xavier tenait ses rendez-vous à une ferme qu'il possédait non loin du vieux moulin.

Comment cette liaison aurait duré des années.

Il décrivit en les devinant les conversations qu'avaient dû avoir les deux amants.

L'embarras que leur causait Germain Dutil.

Comment avait pu naître le plan du crime.

Le déclarer malade d'abord, puis fou.

Établir un alibi parfait.

Commettre le crime impunément.

Il parla du téléphone de madame Dutil au docteur Joyal.

Germain Dutil, souffrant déjà d'une bénigne maladie de cœur, fut amené là.

Le docteur, bien innocemment, devint un complice sans le savoir.

Il prescrivit de l'arsenic.

Voilà le fait important.

Le poison aurait pu être administré en tout temps.

L'escapade de Germain Dutil, et ses appels aux voisins changèrent le plan.

Il fallait trouver... et trouver vite.

Pourquoi, se dit la femme Dutil, ne pas l'enfermer à l'asile.

Puis lui administrer la dose là !...

insi, tout doute cesse... Dutil meurt naturellement.

Les traces d'arsenic sont prévues à cause de la médication suivie.

Elle provoqua son mari, le fit crier et tempêter.

Puis elle prétexta le danger où elle se trouvait avec ce fou dangereux, et le fit enfermer.

Germain Dutil alla à l'asile.

— Voilà où le plan devint diabolique, affirma Benoit Augé. Une fois à l'asile, Germain Dutil reçut de sa femme une boîte de bonbons. Ces bonbons étaient empoisonnés.

La femme Dutil haussa les épaules et se mit à sourire.

Augé la regarda.

— Je sais pourquoi vous souriez. Mais vous ne devriez pas sourire. Que diriez-vous si je pouvais prouver que vous avez déposé du poison dans des chocolats ?

La femme pâlit.

Belœil s'approcha.

— Tu es sûr de ça ? Car il ne manquerait que cette preuve.

— J'en suis sûr. Positif.

— Alors dis, je t'écoute.

Augé expliqua.

Il décrivit comment il alla louer une chambre chez madame Dutil.

Il décrivit son investigation nocturne, faite

après s'être rendu compte que les deux acolytes étaient sur un pied de grande intimité.

Il parla de son exploration dans la cuisine.

De la boîte de poison à rat trouvée dans l'armoire.

Il mentionna l'entonnoir.

La femme Dutil sursauta.

– Ça vous surprise, madame Dutil ? dit Augé.
Elle ne dit rien.

– C'est pourtant bien simple. Vous avez commis, une erreur. La seule.

Xavier Dutil jura entre ses dents.

– Pas besoin de jurer, Dutil, l'erreur est commise, elle va vous faire pendre, et quoi que vous fassiez ou disiez...

La femme Dutil ricana soudain.

– Que racontez-vous là ? L'enquête m'a exonérée de tout blâme.

Ce fut au tour de Benoît Augé à ricaner.

– Mais nous avons rouvert l'enquête, et vous

voilà frits.

Il prit l'entonnoir encore dans sa poche.

Il l'enleva du mouchoir où il l'avait enveloppé.

Il le tint en l'air, pour que tous le voient.

— Voilà la preuve.

Il le retourna en tout sens.

Belœil regardait sans comprendre.

Ducharme souriait doucement.

La femme Dutil avait les yeux grands comme la mer.

Xavier Dutil se mordait la lèvre d'en bas.

— La preuve que le crime a été commis, et comment il a été commis.

Il continua en expliquant comment les chocolats apportés à Dutil avaient dû contenir du poison.

Comment seulement deux ou trois de ces chocolats étaient empoisonnés.

Comment ces deux ou trois chocolats devaient

être d'une sorte que Germain Dutil affectionnait particulièrement.

L'entonnoir portait, en dedans, des traces d'arsenic.

Et en dehors, des traces de chocolat.

La preuve tenait là, dans ces deux traces.

Arsenic.

Chocolat.

La liaison entre la femme Dutil et Xavier prouvait assez bien le mobile.

Donc la prémeditation.

Le témoignage des médecins de l'asile comme quoi Germain Dutil était en fort bon état, et probablement sain d'esprit.

L'entonnoir prouvait qu'on avait, à un moment donné, mêlé de l'arsenic à du chocolat.

Cela, c'était le grand point.

Ce mélange du poison et de la cachette.

Et, en mettant deux avec deux.

Le mobile.

La maladie forcée de Dutil.

La boîte de chocolats apportée à l'asile.

La mort par l'arsenic qui s'ensuivit.

La présence de cet entonnoir.

On en avait, et très suffisamment, pour faire prendre les meurtriers.

Xavier Dutil sauta.

Il sauta sans qu'on s'en attende trop.

On était absorbé à écouter Benoit Augé.

Xavier sauta.

Un bond énorme qui le mena à la fenêtre.

La fenêtre sans carreaux.

La grande fenêtre au-dessus de la roue.

Xavier sauta.

On entendit un déchirement horrible, et un grand cri.

Augé regarda Belœil.

– Qu'est-ce qui se passe.

Belœil eut un petit sourire gêné.

– J'avais fait partir la roue.

– J'ai pensé que ça pourrait être utile. C'est une bien grande fenêtre.

Augé se mit à rire...

La femme Dutil se prit le visage à deux mains.

– Il a dû être déchiqueté.

Elle cria.

– C'est lui qui m'a poussée au crime. C'est lui qui m'a dit quoi faire. C'est de sa faute...

– Alors, vous avouez ? demanda Augé.

– Oui, oui, c'est moi qui l'ai tué... amenez-moi, n'importe où, mais laissez-moi tranquille ! Si vous saviez comme je suis lasse.

On l'amena.

Germain Dutil, sain d'esprit, victime de l'avidité et de l'infidélité de sa femme, était vengé.

Augé regarda Ducharme.

– Je suis surpris, dit-il, que Belœil ne comprenne pas que cet étranger qui est toujours

sur les lieux à la fin d'une cause ne peut être autre que le Domino Noir.

— Il ne faudrait pas, dit le Domino, que tu croies Belœil plus idiot qu'il ne l'est. J'ai l'impression que Belœil se doute de quelque chose.

— Mais il ne parle pas.

— Ça ne lui donnera rien.

Augé sourit...

Le Domino Noir et lui étaient revenus à l'appartement du Domino. Celui-ci enlevait, pièce par pièce, son déguisement.

— Voilà un crime rare, dit Augé. Dès le début nous savions qui était le ou les coupables.

— Oui... Et tout de même, il s'est prouvé tout aussi passionnant qu'un autre...

— C'est bien pour dire, murmura Augé.

Et il se mit en devoir de se verser une consommation...

Cet ouvrage est le 686^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.